

## Une certaine odeur des rats

Jean-Marc Desgent

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desgent, J.-M. (2013). Une certaine odeur des rats. *Moebius*, (137), 87–90.

## JEAN-MARC DESGENT

### *Une certaine odeur des rats*

C'est une ville, il y a soixante ans.  
C'est aussi un enfant pour qui la ville,  
c'est dix rues, trois ruelles, quelques maisons,  
la cour arrière d'un appartement qui craque de partout.  
C'est une ville, il y a soixante ans,  
c'est aussi un enfant,  
c'est aussi des rats,  
c'est aussi des chats,  
rats, chats, mordus blessés,  
rats, chats, vieille guerre.

Les affrontements se multiplient quand la population ratière gonfle, quand les félins se sentent assez puissants en nombre pour attaquer les rats. L'enfant, l'été, dans la cour arrière, voit un chat et un rat se partageant un banc de bois bancal, abandonné là; les deux, rat, chat, regardant droit devant, se méfiant l'un de l'autre mais se respectant suffisamment pour n'oser le moindre mouvement, la moindre position désavantageuse. Ils se tiennent ainsi de longues minutes... Rat, chat, de faïence. Dans sa tête, l'enfant les photographie...

Les bagarres, les luttes, les massacres,  
c'est la nuit.  
La trêve, la guérison des blessures, c'est le jour.  
Les chats, les dents des rats,  
les rats, les griffes des chats;  
guerre larvée de jour, guerre ouverte de nuit.

Les rats, c'est la vie quotidienne de l'enfant; il les regarde courir le long du trottoir, prêts à se cacher sous une voiture ou à entrer dans les trous d'égout au moindre bruit ou mouvement inhabituel. L'enfant ne s'étonne jamais de la présence du rat, des rats. Son père en tue un par semaine, hiver comme été, avec des trappes. Il arrive qu'un rat se soit grugé une patte pour échapper au piège. Le père dégage la patte, nettoie la trappe, la replace délicatement et espère être plus chanceux, la prochaine fois.

Ne pas s'approcher,  
ne pas tenter de capturer,  
ne pas talonner.

L'enfant côtoie beaucoup de rats, il en imagine d'autres.

Les rats se multiplient rapidement et quand il y en a trop, quand on les aperçoit trop, quand ils ont trop mordu de filles et de garçons, des passants, on envoie des inspecteurs qui finissent toujours par recommander la même solution : il faut gazer.

L'enfant voit arriver, tôt le matin, des camions contenant d'énormes barils dans lesquels se balance un liquide verdâtre. Ça ne fait pas cinq minutes qu'on a éteint les moteurs qu'une forte odeur se répand dans les maisons aux fenêtres ouvertes. C'est l'été qu'on extermine les rats ! Cette odeur prend à la gorge et vous donne en moins de deux un terrible mal de tête, des étourdissements ou une interminable nausée. Puissant liquide qui sauve les rues que l'enfant connaît de la population ratière envahissante.

Des hommes masqués sonnent aux portes, entrent, vaporisent le liquide sous les plinthes des murs, dans toutes fentes murales qu'on peut trouver, dans les sheds, dans les cours arrière. Il est interdit aux habitants du quartier de refuser aux employés de la ville d'il y a soixante ans l'accès aux appartements; refuser, c'est protéger les rats ! Alors, on se tait, laisse faire, on obéit à une sorte d'état d'urgence même si l'on sait les dures journées qui viennent... Au bout de quelques heures de vaporisation, les camions repartent beaucoup plus légers qu'à leur arrivée. Durant de nombreuses heures, c'est l'odeur du liquide verdâtre qui domine tout...

Cette opération crée chez les rats un état de panique, on les voit courir partout, on les entend gémir. L'enfant, en posant son oreille sur les murs de l'appartement, entend un vacarme inhabituel, des cris pointus, aigus, stridents, de furieux grattements.

Alors, les mères sortent les enfants des maisons et s'en vont, fuient l'odeur devenue insupportable. Itinérants momentanés. Tous espèrent échapper au gaz ou à son parfum. Il faut quitter le quartier qui est envahi par une seconde odeur, plus forte encore que la première, celle des rats pourrissant dans les murs des maisons, dans les recoins des sheds, sur les trottoirs, dans les entrées d'égout, dans les cours arrière, dans les ruelles pour une fois quasi muettes. Ce liquide vaporisé paralyse les rats, leurs organes alors figent, s'assèchent, le rat meurt vite; ceux qui ont expiré dans les rues sont raides comme du bois mort. Les rats dégagent alors une senteur où se mêlent l'odeur du liquide verdâtre qui les a tués et celle des organes figés, pourrissants. Dedans, dehors, les maisons sentent le rat putréfié.

L'enfant pense qu'en plein été au soleil éblouissant, les rats empestent la paralysie de leur cœur.

En fin d'après-midi, d'autres camions de la ville d'il y a soixante ans viennent ramasser à la pelle les rats étendus sur les trottoirs, dans les ruelles. Les autres, ceux des sheds et des cours arrière, sont jetés dans les poubelles d'aluminium cabossées. En moins de douze heures, on a tué des centaines de rats, on a nettoyé les rues, on a vidé les maisons de leur vermine, on a fait disparaître ou presque les animalités errantes.

Pas de rats, pas de chats.

Mais la puissante odeur persiste une bonne semaine, toujours.



*La mariée de cèdre et de naphthaline*, Louise Viger